

« Forever » et « Close Up » à Avignon : la mémoire et la vivacité des corps

Avec « Forever » de Boris Charmatz et « Close Up » de Noé Soulier, la danse se cherche de nouvelles voies tout en s'appuyant sur les références du passé. Deux représentations actuellement à l'affiche du festival d'Avignon, jusqu'au 21 et 20 juillet.



Journaliste au pôle Culture
Par Jean-Marie Wynants

En matière de danse comme de théâtre, Avignon est souvent le lieu où peuvent surgir des formes nouvelles, d'autres manières d'appréhender le spectacle. C'est encore le cas cette année avec *Forever (Immersion dans Café Müller de Pina Bausch)*, de Boris Charmatz et *Close Up* de Noé Soulier.

La vivacité de six feux follets

Sur la scène de l'Opéra, les choses sont a priori plus simples. Avec *Close Up*, Noé Soulier rassemble six danseurs évoluant tantôt en silence (hormis leur souffle), tantôt sur des pièces de Bach jouées en direct par les cinq musiciennes d'Il Convito. En quête d'un vocabulaire différent, le chorégraphe a invité ses danseurs à travailler sur des verbes d'action tels que « lancer », « frapper » ou « éviter ». Cela se voit dès les premières minutes avec les six danseuses et danseurs arrivant les uns après les autres, s'étirant et se déplaçant comme pour éviter une balle qui foncerait dans leur direction, s'étendant brusquement comme pour lancer un javelot ou frapper un adversaire invisible. Tels des feux follets, les danseurs semblent intenable, capables des figures les plus inattendues. Les gestes sont vifs, amples, avec, par moments, un petit côté arts martiaux.

De grands mouvements de jambes latéraux, des unissons à deux, trois ou quatre, une manière déroutante d'aboutir au grand écart, des torsions du buste, déhanchements et autres déséquilibres savamment maîtrisés... la première partie est impressionnante mais un peu froide. Dans la seconde, le rideau se lève, cédant la place à une sorte de studio photo, dans lequel les danseurs vont évoluer face à une caméra fixe. Entre eux et celle-ci, un cadre noir vient délimiter un espace précis : celui de ce qui sera filmé et projeté en direct sur grand écran. Capturant les danseurs à mi-corps, la caméra livre alors un fascinant ballet de torsos, de mains, de bassins, de pieds venant parfois s'immiscer dans le cadre.

Les corps en mouvement deviennent une sorte d'écriture dans l'espace. Ils se touchent également, pour la première fois. La danse, abstraite, au sens où elle ne déroule aucun récit, mais nourrie de mouvements très concrets, laisse aussi la place à des moments de douceur, de contact, de complicité intense. Jusqu'à l'ultime séquence, sur un plateau désormais nu, où la musique de Bach et la fougue des six jeunes danseurs viennent clore la soirée en un véritable feu d'artifice.